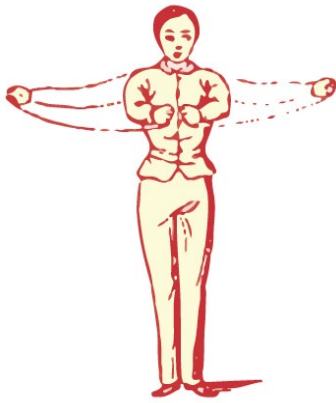


Consentir à l'interprétation

Clotilde Leguil



J'ai intitulé mon propos d'aujourd'hui sur l'interprétation en psychanalyse « Consentir à l'interprétation »¹. Je poserai en effet que l'interprétation en psychanalyse n'est possible, recevable, que s'il y a un consentement du sujet à l'interprétation. Ce consentement suppose une forme de dessaisissement de soi, sous l'effet du transfert. Le consentement à l'interprétation, c'est au fond le consentement à *lâcher les amarres de la parole* et à être entendu au-delà de ce que je dis.

Se laisser interpréter

Or cela ne va pas de soi de consentir à l'interprétation, quand bien même il y a rencontre avec un analyste. Un sujet qui vient témoigner d'une souffrance, d'un traumatisme psychique et sexuel, est-il nécessairement prêt à se laisser interpréter ?

En tant qu'analyste, on peut faire l'expérience de ce moment du début de l'analyse où un sujet consent à se laisser interpréter, ou plutôt à recueillir une réponse qui interprète ses paroles en déplaçant, en faisant résonner, en interrompant, en surlignant, en répétant. L'interprétation qui peut prendre simplement la forme d'une citation des propos de l'analysant, comme Lacan le disait dans le Séminaire XVII, renvoie celui qui parle à sa propre parole, en la constituant comme une énigme. « À sa façon, la citation est aussi un mi-dire »². Lacan articule ainsi énigme et énonciation. « L'interprétation [...] est souvent établie par énigme. Énigme autant que possible cueillie dans la trame du discours du psychanalysant »³. Citer les propos de l'analysant, c'est passer aussi du discours du maître au discours de l'analyste. « Si la parole est donnée si librement au psychanalysant [...] c'est qu'il lui est reconnu qu'il peut parler comme un maître »⁴. En somme, la citation peut renvoyer à l'analysant une énigme au niveau de son énonciation, là où son énoncé le faisait parler comme un maître.

Le consentement à l'interprétation comme entrée dans l'expérience analytique est un consentement au non-savoir. Mais cela suppose que ce non-savoir, ce point d'interrogation, ne soit pas perçu comme une remise en question de la vérité de la souffrance. C'est là le point délicat aujourd'hui, me semble-t-il relativement à l'interprétation de la vie sexuelle. L'expérience de l'analyse engendre cette possibilité d'interpréter ce qui arrive au sujet du point de vue de son désir et de sa jouissance. Lacan le dit aussi ainsi : l'expérience analytique ramène la parole au « tranchant de l'énonciation de l'oracle »⁵ et en ce sens, « l'interprétation déchaîne la vérité »⁶. Or ce déchaînement de la vérité peut aussi produire une angoisse, voire une panique. L'analyste du XXI^e siècle se doit donc d'y aller avec une grande prudence avant de déchaîner la vérité. Il est question de tact mais aussi de temporalité. Interpréter une expérience traumatique peut être reçue par le sujet comme une remise en question de la vérité de cette

1. Conférence du 12 février 2022, Section clinique de Clermont-Ferrand.

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, coll. Le Champ freudien, Paris, Seuil, 1991, p. 40.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 41.

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, coll. Le Champ freudien, Paris, Seuil, 2006, p. 13.

6. *Ibid.*

expérience, voire comme une culpabilisation. Ne pas interpréter trop vite, mesurer les effets d'une intervention, laisser le temps au sujet de *se faire à l'être*, comme le disait Lacan, à l'être qu'il est, et ne pas lui faire voir trop tôt ou trop vite, sont donc des dimensions fondamentales de l'interprétation en tant qu'elle ne se situe pas seulement au niveau de la logique des signifiants.

Rejet contemporain de l'interprétation

Je voudrais revenir sur la difficulté que nous rencontrons en notre époque relativement à la pratique de l'interprétation. L'air du temps en matière de discours sur le sexe est plutôt hostile à l'interprétation. Tout se passe comme si l'interprétation pouvait être reçue comme un refus de reconnaître le réel de la souffrance. Tout se passe comme si également la souffrance psychique ne devait pas comporter en elle-même de sens, soit de rapport au désir. L'idée lacanienne selon laquelle *ça parle, là où on s'y attendait le moins, là où ça souffre* n'est pas conforme aux discours dominants sur la souffrance relativement à la vie sexuelle. Car cette thèse suppose que la souffrance puisse être déchiffrée. Cette thèse suppose aussi qu'un sens propre puisse renvoyer à un sens figuré. Il semblerait que dans bien des discours de notre temps, il n'y ait plus de place pour le sens figuré, mais qu'il n'y ait de légitimité reconnue qu'au sens propre. En somme, il semblerait qu'il faille croire à une maîtrise possible du langage, comme s'il y avait aujourd'hui un véritable refus de la transcendance du langage. Car « Ce que l'inconscient démontre est [...] que *la parole est obscurantiste* »⁷. C'est dire que cet obscurantisme implique d'être éprouvé comme une possibilité d'entendre autrement ce que je croyais dire depuis une intention que je pensais claire. Cela implique de consentir à ce déplacement, selon lequel ma propre parole me conduit à me rencontrer là où je ne savais pas que j'étais. La posture contemporaine qui dénie à la parole ce noyau d'obscurité est aussi une posture qui croit dans la transparence possible à soi-même. Cette posture met à mal la psychanalyse car elle a à voir avec un rejet de l'inconscient.

En matière de sexe, d'identifications sexuées, le destin n'est ainsi couramment abordé que comme destin anatomique et très peu comme destin psychique. Cette idée lacanienne selon laquelle le symptôme est une question que l'être pose « de là où il était avant que le sujet vînt au monde »⁸ est hérétique en notre époque. L'idée selon laquelle nous sommes nés *malentendus*, car nés d'un malentendu entre deux êtres, et l'idée que nous avons été parlés avant que d'être parlants, tout simplement en vertu de la façon dont celles et ceux qui ont voulu que nous naissions ont parlé de nous, cette idée est comme récusée. L'abord du corps tel que Lacan le préconise suppose de prendre en compte les effets de la parole sur le corps. « Soyons ici radicaux : votre corps est le fruit d'une lignée dont une bonne part de vos malheurs tient à ce que déjà elle nageait dans le malentendu tant qu'elle pouvait. »⁹ C'est cette dimension structurelle du malentendu et du rapport à la lignée d'où je viens, que fait résonner au fond toute interprétation. *Tu parles depuis un lieu que tu ne sais pas, tes paroles disent la façon dont tu as tramé quelque chose comme un destin depuis les hasards, les rencontres, qui t'ont poussé ici et là*. Consentir à l'interprétation, c'est donc à la fois consentir à l'obscurantisme du langage et à l'inscription dans une lignée qui a commencé bien avant que je ne vienne au monde.

Or la façon dont les Modernes, pour parler comme Éric Marty, abordent les questions de sexualité ne fait que peu de place à ces deux dimensions. Comme il l'affirme, « on ne veut plus d'interprétation »¹⁰. En somme, on ne veut plus de causalité psychique. Par là-même, on ne

7. Lacan J., « Dissolution », *Aux confins du Séminaire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Navarin éditeur, coll. La Divina, 2021, p. 67.

8. Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, p. 520.

9. Lacan J., « Dissolution », *Aux confins du Séminaire, op. cit.*, p. 74.

10. Marty É., « Genre », ABCpenser, <https://abcpenser.com/>

veut plus de destinée signifiante, ni de destinée de jouissance. On ne veut plus de cette « dominance du signifiant sur les significations les plus lourdes à porter de notre destin »¹¹. Car, au fond, l'effet de l'interprétation est bien celui-là : il conduit à apercevoir que les significations les plus lourdes à porter de notre destin ont à voir avec la dominance du signifiant sur notre existence psychique.

Le documentaire *Petite fille* de Sébastien Lifshitz qui a suscité l'intérêt des psychanalystes et a fait l'objet d'une analyse par notre collègue Hélène Bonnaud¹² témoigne aussi de par le succès qu'il a rencontré de l'adhésion d'une part du public à cette approche purement identitaire de la vie sexuelle, refusant la dimension du rapport à l'histoire, à la parole et au langage. Ce qui m'a frappée dans ce documentaire est le refus de la dimension de la causalité psychique. Le médecin qui reçoit la mère de Sasha – la mère de cet enfant né garçon mais se sentant fille – lui demande lors de l'entretien qu'elle a avec elle, si elle peut lui parler de cet enfant. La mère apporte un élément décisif, du point de vue d'une perspective analytique, considérant le désir de l'Autre comme le lieu depuis lequel un être vient à se reconnaître. Elle dit qu'elle désirait une fille et qu'elle a eu un garçon. La réponse du médecin est alors catégorique : *alors nous ne savons pas d'où vient la dysphorie de genre, mais ce dont on est sûr, c'est que cela n'a rien à voir avec le fait que vous ayez désiré une fille*. En somme, nous ne connaissons pas la cause de ce symptôme, mais ce que nous savons, c'est qu'il n'a rien à voir avec le désir des parents. Donc pas d'interprétation.

Hériter d'un malentendu

En somme, il s'agit que la parole de l'enfant témoigne d'une réalité qui affecte son corps, sans que cette réalité ne conduise à aucune interprétation, sans que cette réalité ne soit articulée à un destin au sens lacanien du terme, soit à une histoire et donc à une symbolisation du vécu. Il s'agit d'en rester au vécu comme un fait. La distinction faite par Lacan entre le vécu et le destin¹³ est bien faite pour rendre compte de ce qui sépare le régime de l'interprétation avec notamment sa dimension symbolique, du régime de la reconnaissance d'un trouble comme celui de dysphorie de genre. É. Marty note ainsi qu'aujourd'hui, dans le discours des études de genre, on ne veut plus que les phénomènes qui affectent le corps aient un sens. Il n'y a plus que le social. L'individu souffre des normes de genre qui ne lui permettent pas d'accéder à la vérité de ce qu'il est. Seule la causalité sociale est invoquée.

Je me souviens d'un patient extrêmement persécuté rencontré dans une institution, qui avait énoncé sa position relativement au langage, lors du premier entretien, de façon on ne peut plus claire sur un ton injonctif : « Je ne veux pas qu'on dise que ce que je dis signifie autre chose que ce que j'ai voulu dire ! » Je lui avais répondu qu'il était très clair dans ce qu'il venait dire et qu'il avait tout à fait raison de le dire ainsi. « Ce que je dis ne veut rien dire d'autre que ce que je dis » est une façon d'affirmer qu'il n'y a aucun « vouloir dire » qui m'échappe. *Je suis le maître du langage*, me disait-il en quelque sorte.

On pourrait dire qu'il y a aujourd'hui, au sein des discours dominants sur le sexe et le genre, quelque chose comme un refus de l'interprétation, comme si celle-ci était une récusation de la souffrance du sujet, comme si elle était peut-être même une menace pour le sujet. On pourrait presque parler d'une *sensitivité à l'interprétation*.

É. Marty fait valoir dans *Le sexe des Modernes* à propos des travaux de Judith Butler un climat de *désubjectivation*¹⁴ de l'événement de la sexualité. On ne veut pas que la sexualité soit de

11. Lacan J., « L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud », *Écrits, op. cit.*, p. 446.

12. Cf. La chronique d'Hélène Bonnaud, « Sasha, une petite fille comme les autres ? », *Lacan Quotidien*, n° 903.

13. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, coll. Le Champ freudien, Paris, Seuil, 1974, chapitre IV, p. 55-69.

14. Marty É., *Le sexe des Modernes. Pensée du neutre et théorie du genre*, Seuil, 2021, p. 489.

l'ordre d'un événement subjectif. On veut que le corps soit en quelque sorte disjoint de l'histoire du sujet. C'est ainsi qu'É. Marty répondait à Jacques-Alain Miller dans l'entretien qu'ils ont eu ensemble en 2021 pour *Lacan Quotidien*¹⁵. L'intime serait hors sujet dans le corpus butlérien. « Nous sommes dans un espace de pensée qui considère comme obsolète toute référence au sujet, à la subjectivité »¹⁶, « d'une post-souveraineté du sujet »¹⁷. C'est aussi sur ces questions que nous avons travaillé avec Fabian Fajnwaks en 2014 lors notre séminaire à l'ECF sur « Subversion lacanienne des théories du genre », séminaire qui a donné lieu à une publication¹⁸. Nous avons pris la mesure de cette antinomie entre l'approche butlérienne de la vie sexuelle, qui la réduit à la rencontre avec des normes sociales cause de souffrance, et l'approche lacanienne qui fait de la sexualité et aussi de la féminité la confrontation avec un hors-norme. Car pour Lacan, « l'être se mesure au manque propre à la norme. Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle »¹⁹. Si la vie sexuelle fait événement pour le sujet, c'est en tant qu'elle ne répond plus à aucune norme. La psychanalyse, à l'envers du discours critique qui peut être déployée à son égard depuis les études de genre, ne vise pas à adapter le sujet aux normes de la société, mais à faire avec cette absence de norme sexuelle. La psychanalyse fait alors une place à la dimension traumatique de la vie sexuelle en ne la rabattant pas sur une anormalité, sur un discours sur les normes, ou sur un problème comportemental. Elle commence avec l'interprétation des traces du trauma, soit avec la question de la causalité. D'où vient la souffrance ? Quelle est la cause du malaise que le sujet éprouve dans son corps et dans son existence ?

Comme l'énonce Jacques Borie, « Dire que le sujet a à en répondre est une façon de poser comme il convient l'éthique de la psychanalyse, l'éthique comme responsabilité d'un dire à venir. »²⁰ La fin de l'analyse coïncide pour une part avec ce moment où le sujet peut cerner dans quelle mesure son symptôme témoigne de ce malentendu dont il a hérité, de ce *bafouillage de ses ascendants*²¹ qui a fait destin.

15. Cf. « Entretien sur “Le sexe des Modernes” », *Lacan Quotidien*, n° 927, 21 mars 2021.

16. *Ibid.*, p. 17.

17. *Ibid.*, p. 18.

18. Fajnwaks F. et Leguil C., *Subversion lacanienne des théories du genre*, éditions Michèle, 2015.

19. Lacan J., Revue *Le Coq-Héron*, n° 46-47, 1974, p. 3-8.

20. Borie J., « Traumatisme, destin, choix », *Quarto*, n° 77, p. 74.

21. Cf. Lacan J., « Dissolution », *op. cit.*, p. 75.